

au bas de la ville, non loin du bac, chez une brave femme qui héberge, nourrit et désaltère quantité d'élèves de l'Université. Quelques traditions françaises des époques héroïques et fabuleuses de notre siècle se sont perpétuées dans son langage ; elle nous accueille comme des souvenirs de jeunesse et chérit ses jeunes locataires comme ses enfants légitimes. Ceux-ci se réunissent volontiers dans la salle commune pour y prendre leurs repas, voire même pour travailler. Ces messieurs m'observèrent longtemps du coin de l'œil en chuchotant, et je conjecturai que l'on me chercherait querelle, comme il arrive souvent pour les intrus qui pénètrent dans le sanctuaire de la basoche. Après une demi-heure, deux de ces jeunes gens s'approchèrent de moi peu à peu, et l'un d'eux m'adressa la parole en allemand. Je répondis en latin ; mais il fut impossible de s'entendre à l'aide de cette langue ; mes interlocuteurs n'étaient pas de force. J'eus à constater plus d'une fois, à cet égard, la faiblesse de messieurs les étudiants. Bientôt, survinrent trois camarades, parlant notre langue avec facilité, qui engagèrent l'entretien par une interminable série des questions les plus oiseuses et parfois les moins discrètes. L'une des premières fut celle-ci, que chacun vous adresse sur ces bords du Rhin si fort parcourus des curieux :

— Vous faites dans le commerce ; que vendez-vous ?

Il ne peuvent s'imaginer qu'un homme puisse voyager sans vendre. Puis, les plus fatigantes, les plus puérides interrogations.

— D'où venez-vous ?

— Comptez-vous vous coucher de bonne heure ?

— Boit-on de bonne bière à Paris ?

— Vous voudriez bien avoir la rive gauche du Rhin ?

— Êtes-vous chasseur ?

— Avez-vous vu la statue Gutenberg ?

— Connaissez-vous M. Paul de Kock ?

— La Seine est-elle aussi large que le Rhin ?

— M. Eugène Sue est-il gras... ou petit ?... etc.

Je répondais, tout courant, comme au cathéchisme ; puis, impatienté, je dis au plus vorace de mes inquisiteurs :

— Je trouve que vous questionnez...

Il comprit et s'abstint ; mais dès lors il commença la guerre contre la France, à laquelle il reprit successivement l'Alsace, la Flandre, la Lorraine, et jusqu'à la Franche-Comté. C'est alors seulement, et pour cause, que j'entraï en révolte. Ma première campagne fut contre le vin du Rhin que j'immolai au bourgogne. Grâce à plusieurs digressions de ce genre, je finis par les chasser du territoire. Frère Jean des Entommeurs n'eût pas mieux fait.

En résumé, cette brillante jeunesse (et je renouvelai l'expérience à Heidelberg) s'occupe peu de notre littérature, n'entrevoit notre politique que sous un horizon brumeux et reculé ; s'occupe très-médiocrement d'art, de philosophie davantage, et se claquemure dans un romantisme suranné. Ce goût se traduit jusque dans leurs costumes : ceux d'Heidelberg arrangent leur visage à la mode du moyen âge, et portent des façons de pourpoints dont les manches à crevés laissent bouillonner la chemise. S'agit-il de leur politique nationale, ils se jettent dans la violente hyperbole et acceptent avec gravité les plus frénétiques exagérations. En voici un exemple : L'émeute de Leipzig était toute récente, suscitée par les amis des lumières, pendant une revue du prince Jean, qui fut contraint de fuir devant les factieux, et qui ne put rétablir l'ordre qu'en employant la force ; déplorable extrémité dont les conséquences sont toujours fort tristes. A cette nouvelle, le grand poète Freiligrath, qu'ils comparent à

Victor Hugo (c'est se gêner trop peu), s'indigne, et sa strophe lugubre accourt souffler la flamme dans les âmes patriotes. L'échauffourée eut lieu le 15 août. Le poète reçoit la visite de la nuit de la saint Barthélemy, qui lui tient à peu près ce langage :

“ Je suis la nuit, la nuit de Saint-Barthélemy,

“ Mon pied est teint de sang, et ma tête est voilée !

“ Un pouvoir souverain de l'Allemagne

“ M'a fêtée douze jours trop tôt.

“ Quinze cent soixante et douze ! Ah ! comme la fumée de la poudre noircit les murailles ! Ah ! comme il se penchait à sa fenêtre, le roi Charles IX, l'arquebuse au poing ; horreur ! “ animant de ses cris les bourreaux stipendiés ! Il regarda tomber sur le sol les huguenots égorgés sans défense !

“ Il y eut cette fois moins de sang.— Qu'importe ? La balle siffla, des victimes tombèrent.— Treize, ou trente mille, que fait le nombre ? Le feu partit sur l'ordre d'un prince ; des cris d'angoisses sillonnèrent mes ténèbres ; le meurtre. fidèle “ esclave qui frappe dans le dos, etc.

“ Je suis la nuit, la nuit de Saint-Barthélemy, etc.

Ces jeunes gens me traduisirent ces vers pour me les faire admirer ; ils les redisaient avec un air de mélodrame, le poing serré, le sourcil sur les cils, la bouche en fer à cheval, et les dents croisées en ciscanx.

C'était pitié.

— Chez nous, leur dis-je, on est moins théâtral, et l'on agit. A Paris, on ne fouetterait pas un chat pour votre émeute, et l'on rirait de votre poète.

— Vous êtes si légers en France....

— Il n'appartient pas à tout le monde d'être lourd. Mais nous possédons cette unité que vous rêvez dans la discorde ; nous sommes libres, et vous ne l'êtes pas.

La vanterie germanique prit le dessus, et ils me prouvèrent qu'ils sont plus libres, plus heureux que nous.

— Alors pourquoi jetez-vous l'anathème aux tyrans ? pourquoi vociférer à tout propos le choral de Luther et le chant des brigands de Schiller ?

Je les laissai noyés dans cette argumentation, et quand je gagnai le quai pour prendre l'air, je les entendis de loin criant tous à la fois. J'avais fourni matière à l'ébattement général et simultané des langues ; c'est tout ce qu'ils souhaitaient ; le tumulte protégea ma fuite. Le fleuve courait majestueux, emportant la mobile image des étoiles ; les lumières de la rue montueuse et endormie s'éteignaient une à une, et les éclats lointains de la voix des étudiants atardés descendaient intermitents sur la rive, et se perdaient dans les ombres silencieuses de la vallée du Rhin.

FRANCIS WEY.

